

## ***Bienvenue et adieu, Johann Wolfgang von Goethe***

Poète allemand (1749/1832)

Mon coeur battait fort, vite en selle!  
Et, sitôt, j'étais à cheval  
Le soir déjà berçait la terre  
La nuit pendait aux montagnes.  
Déjà, le chêne avait son costume de brume,  
Tour gigantesque dressée, là,  
Dans la broussaille ténébreuse,  
Où m'observaient cent regards noirs.  
La lune au sommet d'un nuage  
Passait un regard langoureux,  
Les vents à lents frottement d'ailes  
Sifflaient, lugubres, à mes oreilles.  
La nuit façonnait mille monstres.  
Pourtant, j'étais joyeux et gai.  
Ô, la fournaise dans mes veines !  
Ô, la braise ardente en mon cœur.  
Je t'ai vue, et la joie si tendre  
De tes doux yeux m'a inondé ;  
Tout mon coeur était près du tien,  
Et tous mes souffles étaient pour toi.  
Une rose aurore de printemps  
Nimbait le visage charmant,  
Et la tendresse - ô Dieu – pour moi!  
Je l'espérais, mais sans la mériter!  
Las, dès le soleil du matin,  
Les adieux m'étreignaient le cœur :  
Quelle extase dans tes baisers !  
Et dans ton regard, quelle douleur!  
Je suis parti, tu es restée, les yeux baissés  
Et tu m'as suivi, les yeux baignés de larmes,  
Quel bonheur, pourtant, d'être aimé!  
Et d'aimer, ô dieux, quel bonheur!



## ***Dans la multiple rencontre***

**Rainer Maria Rilke**

Poète autrichien (1875/1926)



Dans la multiple rencontre  
faisons à tout sa part,  
afin que l'ordre se montre  
parmi les propos du hasard.  
Tout autour veut qu'on l'écoute -,  
écoutons jusqu'au bout ;  
car le verger et la route  
c'est toujours nous !

## **Crime et châtime**nt, Géo Norge

Poète belge (1898/1990)



Crime et Châtiment

Il avait pris l'habitude de ne plus répondre

Et quand on l'interrogeait,

il se donnait simplement l'air d'une poule qui va pondre.

Il avait pris l'habitude de ne plus se défendre

Et quand on l'accusait,

Il se donnait simplement l'air de quelqu'un sous qui la terre va se fendre.

Les choses les plus sérieuses, il semblait vraiment s'en

amuser.

Et allait jusqu'à sourire devant les guichets et dans les musées.

Evidemment, cette façon de faire devait lui attirer des ennuis,

Rien n'est insupportable comme quelqu'un qui sourit jour et nuit.

Evidemment, ce qui devait arriver est arrivé

Et un jour, il s'est éveillé en prison avec les deux pieds rivés.

Evidemment, il n'y avait pas de raison de l'en faire sortir

Puisqu'il n'y avait pas eu de raison de l'y faire entrer.

Voilà ce que c'est, Messieurs-dames, de sourire  
Quand les autres ne savent pas pourquoi vous souriez...

## **La douce pluie de printemps**

Nikolaï Liliev

Poète bulgare (1885/1960)



La douce pluie de printemps  
tambourina sur ma toiture,  
avec la douce pluie de printemps  
que d'espoirs apparurent !

La douce pluie de printemps,  
la terre l'écoutait, fébrile,  
la douce pluie de printemps  
susurrant des contes juvéniles

Dans la douce pluie de printemps,  
larmes, délires et craintes  
la douce pluie de printemps  
que d'étincelles a éteintes !

## Costas Montis

poète chypriote (1914/2004)



Έλληνες ποιητές  
Ελάχιστοι μας διαβάζουν Ελάχιστοι  
ξέρουν τη γλώσσα μας  
Μένουμε αδικαίωτοι και αχειροκρότητοι  
Σ' αυτή τη μακρυνή γωνιά  
Όμως αντισταθμίζει που γράφουμε  
Ελληνικά. (en grec)

### Les Poètes grecs

Très peu nombreux sont ceux qui  
savent notre langue  
Très peu nombreux ceux qui nous  
lisent  
Nous vivons sans que l'on nous ait  
rendu justice, sans applaudissements  
Dans ce lieu éloigné,  
Mais ceci est compensé par le fait que  
nous écrivons en Grec. (en français)

## *J'ai tout perdu*, Sibila Petlevski

Poète croate (1964/-)



Eux, pour changer, ne sont pas tristes. Ils ont fixé  
un parasol rouge sur la barque et ils rament.  
Ils n'ont pas faim. Ils ont coupé le pain avec un  
hachoir  
de boucher. Ils ont clairement proféré des  
affirmations  
plusieurs fois de suite, et la détonation de leur langue  
chaque fois  
a affolé les canards, les caroubes sont tombées de  
l'arbre,  
le saule pleureur a immergé davantage ses franges,  
et  
ensuite, l'un après l'autre, mes amis  
ont tiré chacun une bouteille de leur manteau et  
versé tout le vin par-dessus bord : ils n'avaient pas  
soif et  
le destin ne les a pas rattrapés car ils n'ont pas vu  
le sens de son arrivée, et sans le sens  
point de chemin, point de rencontres manquées. Ils  
n'avaient  
pas besoin de voiles, car là où rament les amis il n'y  
a pas de vent.  
Ils étaient protégés contre le soleil. J'ai perdu tous  
mes amis : dans mon œil flotte lentement un point  
rouge

## *Flamme de coquelicot*, Pia Tafdrup

Poète danoise (1952/-)



Je suis le sablier où le sable  
ne se dépose pas pour dormir.  
Je souhaite reposer sur un courant sauvage,  
écouter le rythme de ton sang,  
le battement de ton cœur.  
Je souhaite une étreinte  
qui ne façonne pas l'être étreint  
selon celui qui étreint.  
Je souhaite croire en  
ce qui ne peut être anéanti  
et qui n'anéantit pas.  
Je suis l'aile et le départ  
d'une vie au point d'arrêt.  
Le rêve d'une rencontre existe  
flamme de coquelicot dans un champ de blé.  
Le rêve d'atteindre  
une mémoire partagée  
sans se perdre soi-même.  
Je voudrais tellement croire, c'est possible  
mais ça l'est peut-être  
uniquement dans un poème ?  
Au commencement, la langue et les lèvres se  
contentent  
de le murmurer  
au travers d'une fissure du temps.

## *Azorine*, Antonio Machado

Poète espagnol (1875/1939)



La terre rouge du champ de blé de feu,  
et le parfum de la parole fleurie,  
et le beau calice de safran de La Mancha  
il aimait, sans diminuer les lis de France.  
Dont le double visage, la candeur et  
l'ennui,  
et sa voix tremblante et son geste plat,  
et cette noble apparence d'homme froid  
qui corrige la fièvre de la main ?  
Ne mettez pas, au fond, le fourré  
de montagne sauvage ou de jungle  
sauvage,  
mais, à la lumière d'un matin pur,  
la montagne brille d'écume de pierre,  
et la petite ville de la plaine,  
La tour acérée dans le bleu d'Espagne !

## Mon doux pays, comme je l'aime, Lydia Koidula

Poète estonienne (1843/1886)



Mon doux pays, comme je l'aime !  
Mon cœur lui appartient.  
Pour toi je chante, ô mon bonheur,  
Mon Estonie en fleurs !  
Ta douleur bout au fond de moi,  
Ton bonheur et ta joie sont miens,  
Ô mon pays !

Mon doux pays, comme je l'aime !  
Point ne le quitterai,  
Dussé-je pour lui succomber  
De plus de mille morts !  
Qu'importent les ragots jaloux !  
Tu vivras toujours dans mon cœur,  
Ô mon pays !

Mon doux pays, comme je t'aime !  
Je voudrais m'endormir,  
Reposer tout au creux de toi,  
Mon Estonie sacrée !  
Tes oiseaux chanteront pour moi  
Tes fleurs pousseront sur mon corps,  
Ô mon pays !

## Maamme (Notre pays), Johan Ludvig Runeberg

Poète finlandais (1804-1877)



1 - Oi maamme, Suomi, synnyinmaa!  
Soi, sana kultainen!  
Ei laaksoa, ei kukkulaa,  
ei vettä, rantaa rakkaampaa  
kuin kotimaa tä'ä pohjoinen,  
maa kallis isien.

11 - S'un kukoistukses' kuorestaan,  
kerrankin puhkeaa.  
Viel' lempemme saa nousemaan,  
s'un toivos', riemus' loistossaan.  
Ja kerran laulus', synnyinmaa,  
korkeimman kaiun saa.

1 - Oh, notre pays, Finlande, pays natal !  
Résonne, ô parole d'or !  
Nulle vallée, nulle colline,  
nulle eau, nulle rive, n'est plus aimée  
que cette demeure dans le Nord,  
cher pays de nos pères.

11 -- Ta floraison, de son bouton,  
de nouveau va éclore.  
Notre amour fera ressurgir  
ton espoir, ton triomphe dans leur splendeur.  
Et un jour ton hymne, ô patrie,  
au plus haut retentira

Hymne national qui comporte officiellement la première et la dernière des onze strophes du poème.

## **Le monogramme, Odyssea Elytis**

Poète grec, prix Nobel de littérature en 1979 (1911/1996)



Je pleurerai toujours, m'entends-tu  
Pour toi, seul, au paradis  
Comme un maître des clés, le sort tournera  
Les lignes de la main  
Le temps concédera un instant  
Comme, si les gens s'aiment et sont aimés, les uns les autres  
Les cieux représenteront nos tripes.  
Et l'innocence frappera le monde  
Avec la faux de la noirceur de la mort.

Il  
Je pleure le soleil et je pleure les années à venir  
Sans nous et je chante les autres passées au travers  
Si c'est vrai  
Conscient des corps et des bateaux qui suavement planaient  
Les guitares qui scintillaient sous la pluie  
Le « croyez- moi » et le » et non »  
Une fois dans l'air, une fois en musique  
Les deux petits animaux, nos mains  
Qui essayaient secrètement de grimper l'une sur l'autre  
Le pot de fleur rafraîchi par les portes ouvertes du jardin  
Et les morceaux de mer s'unissant  
Au-delà des murs de pierres sèches, derrière la haie  
L'anémone que tu tenais dans ta main  
frissonna trois fois comme pourpre, trois jours au-dessus des chutes  
d'eau  
Si cette chanson  
Le fagot de bois et la tapisserie carrée  
Sur le mur, la sirène avec les tresses détachées  
Le chat nous regardant dans l'obscurité.  
Un enfant avec de l'encens et une croix rouge  
Au crépuscule près des rochers inaccessibles  
Je pleure les vêtements que j'ai touché et le monde qui est venu à  
moi...

## **Ode, Attila József**

Poète hongrois (1905/1937)



1

Me voici sur ce rocher scintillant.  
La brise légère  
Du jeune été s'élève de la terre  
Comme la chaleur d'un souper charmant.  
J'habitue mon cœur au silence, et vraiment,  
Ce n'est pas très difficile...  
Ce qui s'est évanoui se rassemble autour de  
moi,  
Ma tête s'incline, et mes doigts  
S'abandonnent, dociles.

Je contemple la crinière des monts.  
Chaque fleur qui frissonne  
Fait vibrer l'éclat de ton front.  
Sur la route, personne, personne...  
Je vois ta robe  
Flotter au vent;  
Sous les frêles branches,  
Je vois ta chevelure qui se penche  
Et de tes seins le doux tressaillement;  
Puis, de la rivière Szinva, qui va courant,  
Je vois de nouveau surgir  
Sur les petits galets de tes dents  
Un féérique sourire...



## ***A l'enfant qui danse dans le vent***

**William Butler Yeats**

Poète irlandais (1865/1939)



Danse là sur le rivage  
Car pourquoi te soucierais-tu  
Du vent ou de l'eau qui gronde?  
Et après secoue tes cheveux  
Qu'ont trempés les gouttes amères.  
Tu es jeune, tu ne sais pas  
Que l'imbécile triomphe,  
Ni qu'on perd l'amour aussitôt  
Qu'on l'a gagné, ni qu'est mort  
Celui qui œuvrait le mieux, mais laissa  
Défaite toute la gerbe.  
Ah, pourquoi aurais-tu la crainte  
De l'horreur que clame le vent ?

## ***Enfance (strophe 2), Giovanna Rosadini***

Poète italienne (1963/-)



Da piccola non c'erano guerre, e il mondo  
sorrideva, pettinato e ben educato.  
Ci chiamava un riflesso iridescente,  
modellava il nostro sguardo, ne asciugava  
le ombre, sarebbe sempre stato così.  
Luce alta e diffusa disegnava strade e case,  
i luoghi semplici del nostro divenire,  
giardini ricolmi dei misteri colorati dei fiori  
cuciti dal ronzio degli insetti, quella  
sospesa immobilità nei pomeriggi  
delle stagioni di mezzo, è sempre maggio  
riguardando indietro, è sempre tempo  
di promesse, e complicità salde e leggere  
che sono e non occorre dire.

Quand j'étais petite il n'y avait pas de guerre  
et le monde souriait, coiffé et bien éduqué.  
Un reflet iridescent nous appelait,  
façonnait notre regard, en asséchait  
les ombres, cela aurait toujours été ainsi.  
Haute et diffuse la lumière dessinait rues et maisons,  
les lieux simples de notre avenir,  
jardins remplis des mystères colorés des fleurs  
cousues par le bourdonnement des insectes, cette  
immobilité en suspens dans les après-midis  
d'été, c'est toujours le mois de mai  
quand on regarde en arrière, c'est toujours  
un temps de promesses, complicités sûres et légères  
qui sont réelles et n'ont pas besoin d'être dites.

***Mütter und Töchter***, Inga Gaile  
Poète lettonne (1976/-)



Die Zeit macht aus  
mir eine Esche am  
Rand der Allee, die  
Zeit macht aus mir  
diesen farbigen  
Himmel, unter dem  
ich über den Hof  
meinen Mannes,  
meines ermordeten |  
Mannes, schreite,  
die Zeit verschwä-  
gert mich mit der  
Bienenkönigin, die  
Zeit verwandelt  
mich.

Die Zeit mach aus  
mir eine Esche am  
Rand der Allee, die  
Zeit mach taus mir  
diesen farbigen  
Himmel, unter dem  
ich über den Hof  
meinen Mannes,  
meines ermordeten!  
Mannes, schreite,  
diz Zeit veschwä-  
gert mich mit der  
Bienenkönigin, die  
Zeit verwandelt  
mich.

***Le chant limitrophe***, Tomas Venclova  
Poète lituanien (1937/-)



Débarqués sur l'Atlantide

Le spectre d'un hangar se profile sur  
la vase.

Le pays a coulé, mais qu'importe aux  
matelots  
depuis que cette guerre n'en finit pas  
et que l'empire même a volé en  
morceaux.

Il ne reste que la vue depuis la cantine  
d'hôtel.

Les canots se balancent. Entre les  
rideaux l'hiver  
se faufile, plus sombre que les vitres  
éclaboussées de béton, assaisonnées  
de terre...



## ***L'Ailleurs des mots (extraits), Anise Koltz***

Poète luxembourgeoise (1928/2023)

Nous sommes de la matière des astres

Comment supporter  
de vivre et de mourir  
dans cette boucherie anonyme  
où nos membres deviendront  
des cierges pour l'éternité



\*

Les sables dévorent le désert  
Je lègue ma carcasse aux rapaces  
au vent qui léchera mes os  
au soleil qui les croquera

\*

Pour moi  
ma mère a marqué  
de pierres blanches  
son parcours dans l'au-delà  
M'appellera-t-elle  
comme jadis  
pour me faire rentrer  
sous son toit ?

## ***Pèlerin distrait, Oliver Friggieri***

Poète maltais (1947/2020)



Il est des fleurs qui n'éclosent pas, des fruits  
flétris

peu avant la cueillette, du blé qui se couche  
à la veille de la moisson, des nuits qui  
attendent

le lever d'un soleil qui connut le couchant  
sans avoir connu l'aube.

Tu es une bougie qui ne brûle pas, un  
poème

écrit en vain, tu es un mot du dictionnaire  
d'une langue que nul ne connaît, une crypte  
où nul n'est descendu, un temps vide,  
un oiseau qui ne chante pas, tu es une  
fausse monnaie -  
tu es mon fils.

Obscur au cœur des vallées,  
bercé par la haute mer,  
pendant longtemps, pendant longtemps  
tu attendis que vienne l'heure...

**Kolf (Crosse), Eva Gerlach**  
Poète néerlandaise (1948/-)



Plotseling was de glans uit de wereld verdwenen  
zoals het glad van je tanden wanneer je citroen eet.

We gingen naar huis, bekeken de kaart op de halte  
(er ging veel meer vervoer dan we hadden gedacht),

vouwden een was op, dronken een borrel, namen  
er nog een, werkten nog wat,

zagen het laatste journaal nog, lagen bijtijds  
rechtuit naast elkaar in het suizende donker,

Tout à coup le monde a perdu son éclat  
comme le mangeur de citron perd le brillant de ses  
dents.

Nous rentrons chez nous, consultons le panneau de  
l'arrêt  
(les bus étaient plus nombreux que prévu),

plions du linge, buvons un verre, puis  
un autre, travaillons encore un peu,

voyons le dernier journal télévisé, et de bonne heure  
nous étendons tout droits, côte à côte dans le noir  
frémissant,

**Pochwała Snow (Dans les rêves)**

Wysława Szymborska

Poète polonaise, (1923/2012) Prix Nobel de littérature en 1996

We snie  
Maluje jak Vermeer van Delft.

Rozmawiam biegle po grecku  
I nie tylko z żywymi.

Jestem zdolna,  
Pisze wielkie poematy.

Słysze glosy  
Nie gorzej niż poważni świeci.

Bylibyscie zdumieni  
Świetnością mojej gry na fortepianie.

Spadając z dachu  
Umiem spasać miękko w zielone.

Nie jest mi trudno  
Oddychać pod wodą.

Nie narzekam :  
Udało mi się odkryć Atlantyde.



Hommage aux Rêves

Je peins comme Vermeer van Delft.

Je parle couramment le Grec  
Et pas seulement avec les vivants.

Je suis douée,  
J'écris de grands poèmes.

J'entends des voix  
Pas plus mal que des saints sérieux.

Vous seriez stupéfaits  
De ma perfection à jouer du piano.

En tombant du toit  
Je sais tomber doucement dans la verdure.

Il ne m'est pas difficile  
De respirer sous l'eau.

Je ne me plains pas :  
J'ai réussi à découvrir l'Atlantide.

## **À la veille de ne jamais partir, Fernando Pessoa**

Poète portugais (1888/ 1935)



À la veille de ne jamais partir  
du moins n'est-il besoin de faire sa valise  
ou de jeter des plans sur le papier,  
avec tout le cortège involontaire des oublis  
pour le départ encore disponible du lendemain.  
Le seul travail, c'est de ne rien faire  
à la veille de ne jamais partir.  
Quel grand repos de n'avoir même pas de quoi avoir à se  
reposer !  
Grande tranquillité, pour qui ne sait même pas hausser les  
épaules  
devant tout cela, d'avoir pensé le tout  
et d'avoir de propos délibéré atteint le rien.  
Grande joie de n'avoir pas besoin d'être joyeux,  
ainsi qu'une occasion retournée à l'envers.  
Que de fois il m'advient de vivre  
de la vie végétative de la pensée !  
Tous les jours, sine linea,  
repos, oui, repos...  
Grande tranquillité...  
Quelle paix, après tant de voyages, physiques et  
psychiques !  
Quel plaisir de regarder les bagages comme si l'on fixait le  
néant !  
Sommeille, âme, sommeille !  
Profite, sommeille !  
Sommeille !  
Il est court, le temps qui te reste ! Sommeille !  
C'est la veille de ne jamais partir!

## **Déplacements (extrait), Petr Král**

Poète tchèque (1941/2020)



\*\*\*

Avec mon cigare transporté maintenant comme tout le  
monde,  
de bonne heure,  
des bouillonnantes arènes de l'Antiquité vers les  
camps  
insonores de demain.  
Le marchand de poulets en a marre du poulet,  
seul l'imbécile du dessus ne se lasse pas du  
martèlement  
de ses baffles,  
le cochon n'a pas revendiqué l'ail dont on le pique.  
Le jour se souvient vaguement du piano délaissé  
quelque part sous une chute d'eau, peut-être  
seulement sous la douce écluse des ans. Dans le  
monde  
sans bon Dieu  
le lointain sourire d'un salon de coiffure ; en guise de  
thérapie, le feuilletage  
hésitant mais appliqué  
du vestiaire des rues au fond des après-midi,  
en prime parfois également un cul  
surgi d'un coup parmi les cordes excitées du quatuor,  
face à tous et à personne.

***Toutes ces choses peuvent et ne  
peuvent pas être vues***

Linda Maria Baros

Poète roumaine (1981/-)



Toutes ces choses peuvent et ne peuvent  
pas être vues.

Puisque, entre ce qui se voit  
et ce qui ne se voit pas,  
Il y a le grand livre de signes,  
de marches et de barrières.

Réunies, ses lignes de force tiennent  
d'un ancien art de l'immortalité.

On dit que celui qui le lit, peut déchiffrer  
ces lignes.

C'est alors que vient un petit fonctionnaire  
- un parmi ceux qui s'affairent sous terre -  
et lève lentement, lentement, la barrière.

***Coccyx contre coccyx (extrait), Martin Solotruk***  
Poète slovaque (1970/-)

Nous résistons au changement du temps  
coccyx contre coccyx.



Comme si ton corps blotti  
était la pointe  
de toute l'évolution chatouilleuse  
de mon épine dorsale – couchés  
dos contre dos, étreints  
dans nos idées sur nous-mêmes,  
les mains comme celles des enfants, de petites  
pattes,  
posées sur la joue,  
mais liés aussi autrement,  
comme des siamois,  
deux phases du courant alternatif.

Toi d'abord et après moi et le contraire ensuite,  
rapide à l'infini,  
ainsi et autrement  
pour n'en faire qu'un...  
rapide à l'infini, ainsi et autrement,  
pour n'en faire qu'un...

## ***La parole te retrouve (extrait)***

Barbara Pogačnik

Poète slovène (1975/-)



Grand-mère est assise au milieu de sa chambre, dans la lumière des tableaux peints par sa mère. Le reflet de l'argenterie terne se pose sur ses joues, et tout est en mi-mineur.

Je le savais bien, tu devais te trouver par ici, qu'est-ce que tu t'es bien cachée, lui dis-je d'une voix joyeuse.

Barbika, me répond--elle, fixant les lointains. La poussière couleur chair de ses poudriers flotte au-dessus de la commode, sur le coin gauche, ensoleillé. (...)

La paume ovale de sa main pend telle une tête de cormoran sur la mer. (...)

Elle fixe les lointains. Sous la peau de son visage, je vois du sang empoisonné. Ses doux foulards sont dans une odeur ancienne, entassés.

En un instant, elle est toute dans son odeur, elle pose la main sur le temps présent, pour saluer un autre temps, les yeux frais, d'une main dans le grand matin.

## ***L'arbre, Karin Boye***

Poète suédoise (1900/1941)



Quand ma porte est fermée, que ma lampe est éteinte et que je reste enveloppée dans l'haleine du crépuscule, je sens bouger tout autour de moi des branches, les branches d'un arbre.

Dans ma chambre que nul autre n'habite, l'arbre étend une ombre douce comme un voile. Il vit silencieux, il croît sans doute, il devient ce que veut un inconnu.

Une puissance spirituelle, une puissance secrète a mis sa volonté dans les racines cachées de cet arbre. Parfois, j'ai peur, je demande anxieusement :

Sommes-nous si sûrement amis ?

Mais il vit calmement, il pousse tranquille, ne sais vers où il tend, vers où il veut aller. Il est doux et magique d'habiter si près de quelqu'un que l'on ne connaît pas.